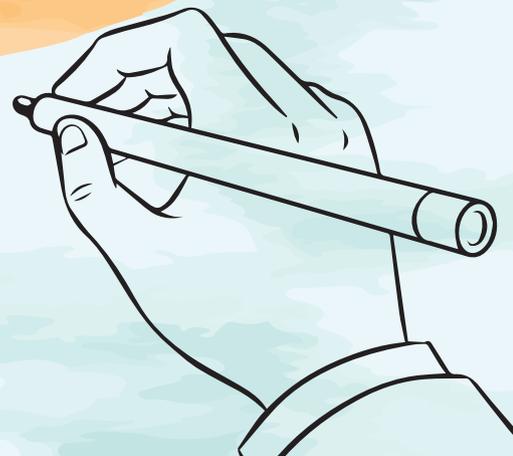


concours  
de  
nouvelles  
2023

# Recueil des Lauréats

Sur le thème de la nature : biodiversité et environnement.



Saint Briaac  
sur-mer

## Gagnant catégorie : Adultes

### LA VIOLETTE DE CRY

Auteur : Laurent Maillard

Julien n'avait pas cherché très longtemps. Sa mère avait toujours été une psychopathe du rangement. Son côté archiviste. Dans le secrétaire de son bureau, un faux tiroir. Dans le faux tiroir, une enveloppe contenant une lettre manuscrite. Datée du 14 janvier 2013.

« Je soussignée Violette Pomart, née Palois le 21 mars 1934 à Tonnerre (Yonne), déclare faire de mon fils unique Julien, né le 23 avril 1972 à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), mon légataire universel à l'exception d'un legs d'un montant de 80 000 € au Fonds de dotation Muséum pour la Planète, du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, dans le but de participer à la sauvegarde d'espèces végétales menacées. Je n'aurai par ailleurs qu'une seule et unique dernière volonté. Je souhaite être inhumée au cimetière du Rosais, pour voir la mer que j'ai tant aimée. Ma tombe ne devra pas être recouverte de marbre, mais de ma terre natale que mon fils ira chercher à Cry. Une fois la terre mise en place, il devra y semer de façon aléatoire des graines qu'il prendra dans ma collection. La nature fera le reste.

Saint-Malo, le 14 janvier 2013 ».

Il reposa la lettre. Trouver le testament de sa maman aurait dû l'attrister, mais il n'en était rien. Sa lecture l'avait rendu heureux. Violette était partie à petit feu, au fil de la progression de sa sclérose en plaques. Sa mort, une semaine auparavant, le 27 janvier, avait été une libération. Pour tous. Il voyait beaucoup de sens dans la dernière volonté de sa maman. L'attachement à la terre de ses origines et la passion de la botanique qui ne l'avait jamais quittée. Comme son père avant elle. Julien laissa passer quelques semaines avant de prendre contact avec un paysagiste de Montbard. Celui-ci avait un terrain au bord de l'Armançon et, comme une récente inondation avait dragué



beaucoup de terre sur sa parcelle, il se proposait de lui mettre de côté ce qu'il lui fallait. Si bien que, le 18 mars, Julien fit l'aller-retour dans la journée.

Mille deux cents kilomètres et dix heures de route pour un demi mètre cube de terre.

Les jours précédant ce voyage très particulier, le marbrier avait préparé la tombe.

Bordée de granit, elle laissait place en son centre à un espace de deux mètres carrés qui accueilleraient la terre de Cry. Julien avait voulu que tout soit prêt pour le 21 mars, jour anniversaire de sa maman. Pour les 89 ans qu'elle ne fêterait jamais.

De retour en terre malouine, Julien se mit en quête des graines. Si Violette avait été institutrice, elle avait aussi et surtout été une botaniste de tous les instants. Tous les week-ends, toutes les vacances étaient prétextes à parcourir la France, du nord au sud et d'est en ouest. Julien ne comptait plus les kilomètres parcourus en montagne, les nuits sous la tente, les berges de rivières et les sous-bois en toutes saisons. Il en gardait un souvenir très présent.

La grainothèque était méticuleusement rangée dans plusieurs meubles à rideau, au grenier. Anciennes boîtes de pellicules, de diapos, de médicaments : tout était bon pour conserver des milliers et des milliers de graines à l'abri de la lumière et de l'humidité. Dans des enveloppes ou de simples feuilles de papier pliées, des graines et encore des graines. Sans que Julien sache toujours déchiffrer l'écriture qui avait souffert du temps. Au fond de l'un des meubles, dans une vieille valise en carton, des boîtes plus anciennes que d'autres. Julien devina qu'elles appartenaient probablement à son grand père Amédée. Amédée Villette. Inspecteur de l'enregistrement à Autun. Qui compensait le profond ennui de son métier par un goût immodéré de tout ce qui était végétal. Si bien qu'à la fin de sa vie, en 1962, il était considéré comme le meilleur spécialiste de la botanique bourguignonne. Julien ouvrit l'une de ces boîtes et en respira délicatement le parfum : un mélange de foin et de terre. Il lut sur l'étiquette, écrite avec de beaux déliés : « Violette, 26 mai 1924, Nuits-sous-Ravière ».



Après une heure de plongée dans le temps, Julien avait décidé de mélanger un peu de tout et de laisser faire la nature. En espérant de belles surprises florales. Il ne manqua pas d'ajouter des graines anciennes de son grand-père. Il se faisait peu d'illusions sur leur capacité à germer, mais peu importe. C'était aussi une manière de rassembler à travers le temps le père et sa fille. Julien avait malgré tout envie d'y croire. N'avait-il pas lu que des graines trouvées dans le tombeau de Toutankhamon avaient germé après trois mille ans de sommeil ? Alors quatre-vingt-dix ans...

Violette était née le jour du printemps. Un cadeau de la destinée. En ce 21 mars 2023, Julien prit la route du cimetière, sa vieille boîte en fer dans un tote-bag. C'était le grand jour. Il faisait un temps radieux, avec une atmosphère douce et une très légère brise de mer. Arrivé devant la sépulture, il s'accroupit et ouvrit la boîte.

« Le hasard va te créer le plus beau des jardins, maman. Ces graines, elles sont un peu ton histoire, tes rencontres. Dans quelques semaines, tout sera en fleurs, tu n'auras qu'à te pencher pour en respirer le parfum ».

Il mit une petite poignée de graines dans sa paume gauche et, avec les doigts de sa main droite, exerça des petits mouvements circulaires afin de semer de manière régulière sur la terre rapportée de l'Yonne trois jours plus tôt. Il saupoudra de la terre pour recouvrir les graines et les mettre à l'abri des oiseaux et tassa en faisant rouler une bouteille en verre qu'il avait préalablement remplie d'eau.

Il se souvint que lorsqu'il était enfant, il était allé en échange scolaire dans une ville allemande. Il ne se rappelait plus le nom. Il était hébergé au sein d'une famille dont les parents, par chance, parlaient très bien le français, ce qui avait grandement facilité son séjour. Et, sans savoir réellement pourquoi, il avait été marqué par une visite au cimetière, accompagnant la mère de famille qui avait perdu son père quelques mois auparavant. Les tombes étaient toutes des jardins miniatures où



fleurs et arbustes poussaient au gré des envies.

A l'époque, il en avait parlé à sa maman. Il aimait à croire que sa décision testamentaire en était le fruit.

Trois mois passèrent. Julien avait repris le cours normal de son existence. Infirmier libéral, il enchaînait les visites quotidiennes à ses patients, pour la plupart âgés. Son temps libre était consacré au rangement de la maison familiale, aux tracasseries administratives, aux plans sur la comète. Il n'était pas encore fixé sur le devenir de cette maison. Pas de cachet particulier mais, avec un peu de travaux, un confort qu'il n'aurait jamais, lui, dans son immeuble sans âme. Notamment sonore. Il se laissait un peu de temps.

Vers la fin juin, il reçut l'appel d'un homme qui se présenta comme étant un vieil ami de sa mère. Il vivait à Pontivy mais, profitant de passer voir sa fille à Dinan, il proposait de rendre visite à Violette. Rendez-vous fut pris pour le 27 juin 11h00, directement au cimetière.

Julien ne se l'imaginait pas comme ça. Pas aussi grand, pas aussi élancé. Il ne faisait pas les 90 ans qu'il confessa avec la gourmandise de ceux sur lesquels le temps n'a pas de prise. Julien ne se souvint pas de l'avoir déjà vu.

— Avec votre maman, nous nous sommes connus sur les bancs de la Communale.

Mes parents et les siens étaient voisins, nous étions souvent les uns chez les autres. A cette époque, nous étions toujours dehors, arpentant les coteaux, pêchant en rivière, dénichant les fossiles. De là notre passion commune pour les plantes en tous genres.

— Vous aussi ?

— Moi aussi, répondit-il en souriant.

— Lorsque nous serons à la maison, faites-moi penser de vous montrer sa collection de graines.



— J'en serai honoré. Puis-je vous appelez Julien ?

Et c'est ainsi que Julien et le vieil homme, qui se prénomait Edouard, discutèrent sur un banc de pierre qui faisait face à la mer. Après quelque temps, ils gagnèrent la tombe de Françoise, un peu en retrait. Au fil des semaines, les fleurs avaient envahi le peu d'espace qu'on leur avait offert. Des touches de couleur, des formes et des hauteurs très variées. Edouard était à son aise, comme un gourmand entrant dans une chocolaterie.

— Coréopsis. On la reconnaît à ses belles fleurs jaunes d'or en forme d'étoile. Et là, des gaillardes et leurs fleurs bicolores. Achillea millefolium, derrière. Des jaunes et des rouges. Du Calament ou faux Népéta. Elle fait partie de la famille de l'origan. Avec de petites feuilles au goût et au parfum de menthe. Regardez ici, c'est une agastache.

Vous pouvez utiliser les feuilles pour parfumer les salades de fruits.

Le vieil homme était intarissable. Seules deux variétés de fleurs lui résistèrent. Julien s'aida de son appli de reconnaissance de plantes. La première fut identifiée - de la gaura, avec de délicates fleurs blanches ou roses en épis - mais pas la seconde, qui conserva donc son mystère, ce qui faisait enrager Edouard.

— Je la connais, nom d'une pipe en bois, je la connais ! Ça va me revenir, c'est sûr !

— Et je ne peux malheureusement pas vous être d'un grand secours, j'ai pris des graines au hasard.

— Vous excitez ma curiosité jeune homme. Si nous allions voir votre caverne d'Ali Baba ?

Revenu à la maison, Julien laissa le vieil homme découvrir tous les secrets des armoires aux graines. Au bout d'une heure, ne le voyant pas redescendre, Julien monta au grenier. Après avoir poussé la porte, il vit Edouard confortablement installé dans un fauteuil club d'un autre âge, des boîtes sur les genoux et d'autres tout autour de lui, à ses pieds.

- 
- Alors, la pêche est bonne ?
- Incroyable mon garçon, cette collection est incroyable. Et on a tout : le lieu de collecte, la date, la variété. Et j'imagine que vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez choisi ?
- Malheureusement non... Désolé, je ne ferais pas un bon botaniste. Une fois les graines semées, j'ai jeté tous les petits emballages.
- Bon sang de bois, je sais ce que c'est, je sais ce que c'est !
- N'y pensez plus et ça va vous revenir. En tous cas, Edouard, si elles vous intéressent, ces armoires sont à vous. Je n'en ferai rien, autant qu'elles aillent entre les mains d'un passionné comme vous.
- ça me touche, Julien, c'est un très beau cadeau que vous me faites. J'accepte !
- Et ça vous dirait d'aller déjeuner ? Heureusement pour moi, piètre cuisinier que je suis, maman faisait des réserves.

Les deux hommes descendirent et s'installèrent à la cuisine. Julien plongea la tête dans le congélateur coffre de la buanderie. L'escalope de veau, avec une julienne de carotte, s'avéra excellente, comme tous les plats que Violette aimait à cuisiner. Julien avait débouché un très rafraîchissant Irancy que les deux hommes consommèrent sans beaucoup de modération. En resservant une dernière fois Edouard, Julien s'arrêta dans son geste et reposa la bouteille.

- Ah si, ça me revient. Je me souviens du nom d'une graine. Elle portait le prénom de maman.
- Violette ?
- Oui, des graines très anciennes si je me souviens bien, puisque je me suis fait la réflexion qu'elles devaient appartenir à mon grand-père Amédée.
- Un puits de connaissances que votre grand-père, que j'ai eu la chance de connaître étant jeune. Nous avons même fait des sorties botaniques avec lui et votre mère, il tenait tellement à partager sa passion.
- Avec succès !
- Juliette, jolie fleur entre toutes. « *qualem virgineo demessum pollice florem seu mollis violae*

seu languentis hyacinthi » écrivait Virgile dans l'Enéide. C'est une plante qui...

Edouard se figea.

— Violette...

— Qu'est-ce qu'il y a Edouard, vous ne vous sentez pas bien ?

— Violette. Cette fleur Julien... C'est bien une violette mais qui vient... du passé.

— Comment cela du passé ?

— Elle a disparu. Depuis 1927.

— Mais des violettes, il y en a partout ?

— Pas la violette... de Cry.

— Vous êtes sûr ? Vous ne pouvez pas la confondre avec un autre type de violette ? — Elle peut être confondue avec la violette de Rouen, qu'on trouve sur les falaises crayeuses des vallées de la Seine. Mais celle de Cry n'a pas de pilosité, ses feuilles sont plus charnues et ses fleurs plus violacées. C'est ça qui m'a interrogé tout à l'heure au cimetière. Celles qui ont poussé sur la tombe de votre mère n'ont rien de commun.

— Et ça pourrait coller avec l'ancienneté des graines de mon grand-père, qui ont trouvé dans la terre de Cry rapportée leur terreau d'origine. C'est à peine croyable cette histoire. Mais pourquoi cette violette a-t-elle disparu ?

— C'est une espèce endémique des coteaux de Cry, qu'on observait uniquement sur les éboulis calcaires exposés au soleil. Elle avait été découverte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle par un botaniste amateur de Côte-d'Or dont j'ai oublié le nom. Mais une chose est sûre, c'est que la dernière fois qu'elle a été observée, c'était en 1927. Elle était fragile et son milieu a beaucoup évolué, la zone étant exploitée comme carrière de pierres. Elle a depuis été déclarée comme « Eteinte au niveau mondial ».

— Mais personne n'avait conservé de graines ?

— Si, des gens comme votre grand-père. Mais une fois que la plante n'est plus dans son milieu naturel, tout devient très fragile. Ce qui est sûr, c'est que ça va intéresser le Museum national



d'Histoire naturelle. Il gère un herbier national de près de huit millions de spécimens, dont certains nous arrivent tout droit de François 1er ! Je connais bien l'un des conservateurs ; si un jour vous venez à Paris et que vous voulez une visite privée, ça peut se faire.

— Il y a beaucoup de plantes disparues comme celle-ci ?

— Plus que vous croyez, disparues ou en très grand danger. J'ai récemment lu un article passionnant sur la cotonnière négligée, une plante de la famille des pissenlits déclarée éteinte à la fin des années soixante-dix. Eh bien, figurez-vous que le Conservatoire tente des cultures in-vitro de graines prélevées sur des plants qui ont été cueillis en 1888 en Meurthe-et-Moselle.

— Mais comment est-ce possible que mes graines aient poussé si facilement ?

— Là, on touche au mystérieux, Julien. Un clin d'œil de la nature à votre maman qui a tout fait pour la défendre toute sa vie durant. Bon, reste que je m'emballe sans doute un peu, il faut quand même que je fasse confirmer cette découverte par les spécialistes du Museum. Permettez que j'en prenne un plant ?

— Oui bien sûr, allons-y, ne perdons pas de temps.

Ils arrivèrent au cimetière sur les coups de 16h. La brise venue de la mer faisait danser les fleurs qui se penchaient et reprenaient leur place dans un ballet parfaitement réglé. Julien avait amené une petite pelle et un pot qu'il avait pris de soin de remplir de la terre de Cry qu'il avait en surplus, et qu'il avait rapportée de chez sa maman.

— Je vous laisse faire, Edouard, pas trop envie de faire une boulette. Ça fait bizarre de se dire que nous sommes devant une plante qui ne se trouve nulle part ailleurs sur la Terre...

Le vieil homme, avec un luxe de précautions, préleva un plant.

— C'est une très belle histoire que nous vivons là, Julien. Votre maman meurt et de sa mort renaît une plante. Comme si c'était un moyen pour elle de prolonger son amour du vivant.

Edouard prit la main de Julien et regarda au loin la mer qui, inlassablement, battait les flancs de la ville. La brise qui avait forcé séchait ses larmes.

## Second prix catégorie : Adultes

### LA VIEILLE MOUETTE, SON FILS ET LA MAREE NOIRE

Auteur : Sébastien Emasabal

Quel imbécile ce cormoran ! Qu'il retourne dans sa falaise ! On lui offre une part de notre festin, et voilà comment il nous remercie. Ne me répons pas si tu n'en as pas envie, mais la prochaine fois, tu iras quémander ton souper aux goélands ! Quand on n'est pas capable de ramener une prise, on se montre un minimum poli. Apprends à plonger, poltron !

L'inquiétude me rend mauvaise. Je suis responsable de la colonie des mouettes du port de Muros, en Galice. Nos petits sont en mer depuis ce matin et ils devraient déjà être rentrés. Que se passe-t-il ? Mes congénères m'observent. Ils voudraient que je les rassure, mais je vois noir. Les horreurs du passé me reviennent en mémoire. Mon cœur s'emballa. Je dois me ressaisir. Mon rang m'oblige à dissimuler mon anxiété. Je dois paraître sereine aux yeux des autres parents. Je fais volte-face et prie pour que nous ayons rapidement des nouvelles du large.

Le soleil décline. Il disparaîtra bientôt derrière les collines dénudées qui bordent le port. Je prends mon envol et vais me percher sur le toit de l'entrepôt où se déroule, chaque matin, la criée. La vue est imprenable. Un chalutier s'éloigne. Mes yeux abîmés de vieille mouette tridactyle ne peuvent déchiffrer son nom, mais je reconnais les couleurs du Vagabundo. Le ciel et la mer seront bientôt d'encre. Pourvu que les enfants rentrent avant la nuit ! Un pigeon crasseux s'approche de moi. Je lui vole dans les plumes s'il me cherche ! C'est un père de famille malheureux qui a besoin d'une oreille attentive. Il me raconte que son fils s'est fait écraser. Je compatis, par décence. Est-ce qu'entendre mon histoire le soulagerait ? Une fratrie décimée par une marée noire sur les côtes bretonnes. Je ne dis rien. J'explique ma présence sur le toit par mon impatience de revoir mon fiston. Le déplumé



me dit de ne pas m'inquiéter. Il prétend qu'en mer, il n'y a pas de danger. Qu'est-ce qu'il y connaît lui à la mer, ce citadin ? Je quitte mon poste de vigie et abandonne cet idiot.

Les images du passé me harcèlent. J'imagine le pire. Je ne peux pas faire autrement. Il faut que je pense à autre chose, sinon je vais mourir d'effroi. Je me pose sur une bite d'amarrage. Les badauds vont et viennent sans me prêter attention. Paloma descend du bus et traverse les quais. Je l'aime bien cette petite. Elle est étudiante en biologie à l'université de Bilbao. Elle passe son temps libre à militer pour la protection du littoral. Que fait-elle ici, un mardi ? Sans doute une réunion importante. À son âge, quand on est célibataire et aussi jolie, on a mieux à faire qu'à s'occuper d'écologie. Je ne voudrais pas qu'elle perde son temps à lutter contre des moulins à vent. Je deviens fataliste. La mort me hante. C'est quand même grâce à des personnes comme elle que je suis encore vivante. Lorsque je repense à tous ces bénévoles, aussi révoltés que nous par la pollution noire, je me dis qu'il y a de l'espoir. Ils m'ont recueillie, lavée, soignée et nourrie, comme si mon existence était aussi importante que la leur. Ils se tuaient à la tâche comme leurs camarades qui nettoyaient nos espaces de vie. Malgré tous leurs efforts, je suis partie. Je ne pouvais plus vivre sur ces eaux souillées qui ont digéré la chair de ma chair. J'ai migré en Galice, la patrie de mes ancêtres ; je croyais y trouver la sérénité. Paloma me lance un regard inquiétant. Que se passe-t-il ? Je voudrais qu'elle me parle, qu'elle m'écoute. Je ne tiens plus en place.

Je vole en direction de la rade. Un vent glacial me paralyse. L'hiver serait-il précoce ? Je déteste l'automne. La saison ouvre les portes au froid, à l'obscurité, au noir, à la mort. Un chat sauvage, dissimulé derrière un conteneur, m'observe avec excitation. S'il croit que je vais me laisser avoir. Je n'ai pas le temps d'aller fouiller les poubelles. Je fonce.

Le nombre de barques en mouillage est anormalement élevé. Pourquoi les petits pêcheurs ne sont-ils pas sortis ? Le temps n'est pas mauvais ! Ignacio et Sancho discutent sur un ponton. Les deux retraités restent rarement à quai. Si quelque chose les retient, cela doit être grave. Je me pose près d'une embarcation à voiles. J'ondoie au rythme de la houle. Le plaisancier est en communication radio. Je me concentre pour décrypter le ton de sa voix. Je discerne de l'inquiétude. Est-ce son anxiété ou la mienne qui me procure des vertiges ? Tout tourne autour de moi. L'homme se lève et



donne un violent coup de pied dans les cordages de gréement. Je m'envole, prise de panique. Il m'a fait peur cet abruti ! A-t-il reçu une mauvaise nouvelle qui me concerne également ? Je n'ai plus la patience d'attendre le retour de mon petit. Je me lance à sa recherche.

Le soleil a disparu derrière les collines. Les dernières lueurs du jour se noient dans l'océan ténébreux. J'aperçois un groupe de mouettes excitées sur un banc de sardines. Ces poissons ne nagent jamais en surface, excepté les jours de pleine lune, et restent toujours éloignés des côtes. Un événement les perturbe. Mes congénères les dévorent sans se poser de question. Je les rejoins. Elles ne remarquent même pas ma présence, trop occupées à se remplir l'estomac. J'élève la voix. Elles se fichent totalement de mes questions. Elles se goinfrent. Aucune ne se demande pourquoi leur enfant, leur frère ou leur sœur, sont toujours au large malgré la nuit qui approche. Qu'est-ce que je dois comprendre ? Que je m'inquiète pour rien ? Que je souffre des turpitudes de l'âge ? Non, je suis simplement traumatisée. Faites-vous exploser la panse, et priez pour que rien ne soit arrivé aux vôtres ! Je les abandonne.

Quelques battements d'ailes plus tard, mon regard est attiré par un groupe d'oiseaux qui se détache du ciel presque éteint. Ce sont des oies sauvages. Leur vol est singulier. Il me faudra gagner de l'altitude si je souhaite les interroger. Je puise dans mes réserves pour grimper en flèche. Ma carcasse est bousculée dans tous les sens. Les vents s'entrechoquent. Je suis frigorifiée. J'ai du mal à garder les yeux ouverts. Mon cœur bat la chamade. Cette épreuve pourrait me coûter la vie. Mais je préfère succomber maintenant plutôt que de savoir mon fils mort. Les oies foncent sur moi. Ce n'est pas une vieille mouette ridicule qui les fera dévier de leur chemin. J'évite l'oiseau de tête qui me lance un regard hostile. J'espère au moins que les voyageuses me préviendront si une catastrophe est arrivée. Je les informe que je cherche mon fils et son groupe de chasse. Je leur demande si elles ont vu quelque chose. Elles m'ignorent. Elles fendent l'air avec une grâce incroyable. En d'autres circonstances, je me réjouirais d'un tel spectacle. Je repose ma question. Un palmipède âgé, aux plumes blanchies, m'ordonne sur un ton sec de fuir tant qu'il est encore temps. Sa réponse me tétanise. Qu'a-t-il voulu dire ? Je voudrais en savoir davantage, mais aucun mot ne sort de ma gorge serrée. En quelques secondes, le peloton a disparu dans l'obscurité. Le vent d'altitude me porte. Je



flotte dans un néant de désolation. Mon esprit se perd dans le dédale de mes souvenirs. Tout y est aussi noir que la nuit. L'espoir s'est envolé. Je ne reverrai jamais mon enfant. J'en suis convaincue. Je repense à mes fils décédés. Le film de leur lente agonie défile devant mes yeux. Ils luttent de toutes leurs forces pour fuir un océan transformé en gélatine gluante. Le liquide visqueux les pénètre. Il remplit leurs poumons. Ils suffoquent. Je ne peux pas les aider. Un grondement lointain me tire de ma torpeur. Ce n'est pas l'orage. Une lumière au-dessus de la ville avance dans ma direction. Elle grossit. Le bruit se rapproche également. C'est un hélicoptère. Le broyeur fond sur moi. Je pique pour ne pas être pulvérisée. L'enclume de la peur, ou celle de l'abattement, me fait chuter à une vitesse démesurée. Je vieillis d'un an en quelques secondes. Je plonge. L'eau ralentit ma course. Tout est sombre et silencieux. J'hésite à regagner la surface. Un hélicoptère ne se déplace pas pour rien. J'avais raison. C'est la fin. Je n'ai plus qu'à abandonner. Un abîme lumineux s'ouvre dans les fonds insondables. Il m'attire. Il m'avale. Je me laisse aller. Soudain, une force mystérieuse me libère des chaînes du désespoir. Je nage pour rester en vie. Mes muscles sont en feu. L'oxygène me manque. Je suis fière de n'avoir rien perdu de mon endurance passée. Je respire à nouveau. Je lève les yeux au ciel et aperçois le groupe des disparus. Mon fils est de retour. À cet instant, je ne sais pas si je suis morte ou vivante, si je rêve ou si un miracle s'est produit. Je reste interdite. Les jeunes volent en direction du port. Je pleure. Tout aurait pu se terminer ici. Je suis trop âgée pour supporter une dose si élevée d'angoisse. Ce monde n'est plus pour moi. Je prends mon envol et rejoins ma progéniture.

Un vent de panique agite la colonie. Les nouvelles rapportées par les enfants sont alarmantes. Un pétrolier sombre au large. Les petits ont réussi à quitter les lieux avant que l'embarcation ne perde son chargement mortel. Je suis harcelée de questions dès mon arrivée. Je ne veux qu'une chose : serrer contre moi mon unique raison d'exister. Mon fils est perturbé. Je le suis tout autant, mais je ne laisse rien paraître. J'annonce à l'assemblée des mouettes qu'elles sont libres de partir immédiatement. Elles sont désorientées. Elles s'affolent. J'ajoute que le cauchemar ne fait que commencer. La mer va déverser son flot de cadavres. Le danger de mort est maximal. La nourriture va manquer. Les jours à venir seront traumatisants. L'auditoire est attentif, mais ne semble pas convaincu. Pour

ma part, je démissionne de mes fonctions. Je ne désire plus qu'une chose : mettre mon enfant à l'abri et profiter de lui.

Les premiers journalistes arrivent. Les camions de télévisions envahissent les quais. Il n'y aura plus un jour de tranquillité. Un petit groupe d'oiseaux quitte la place pour se réfugier dans la rade. Ils n'ont rien compris. Demain, ils seront morts. Je choisis de partir sur-le-champ. Mon fils accepte ma décision. Il connaît mon passé et a entendu parler d'autres marées noires. Les pires histoires ne ressemblent pas à la réalité. Je ne veux pas qu'il vive celle-là. Je salue ceux qui restent en sachant que je ne les reverrai jamais.

Nous nous envolons pour le Portugal. Je persuade mon enfant que nous y serons en sécurité. Je lui mens. Nous y resterons jusqu'à ce qu'une nouvelle catastrophe nous chasse. Il n'y aura pas de répit. Nous fuirons en permanence l'Homme et ses maudites machines, toujours plus nombreuses. Nous fuirons les dérèglements climatiques. Nous fuirons jusqu'au bout du monde pour nous protéger des dérives de l'humanité. Il nous suffit de peu pour survivre, mais ce minimum nous est retiré un peu plus chaque jour. Je garde mon pessimisme pour moi. Mon fils est jeune et il doit croire en l'avenir. Il découvrira par lui-même la triste réalité de la condition animale. Je lui raconte de belles histoires sur des pays lointains, colportées par les migrants. Ces paradis ont disparu. Je le sais, pas lui. Il doit pouvoir rêver pour exister. Je suis une mère lucide qui fait son devoir. Je suis une vieille mouette qui n'a plus longtemps à vivre.

## Gagnant catégorie : 13 - 18 ans

### **ET SI C'ETAIT VRAI**

Auteur : Antoine Chaperon

Le ciel est sombre quand je me réveille dans mon lit. J'essaie de me retourner pour apercevoir mon réveil mais je viens d'ouvrir mes yeux et je vois encore flou. Mes jambes sont engourdis, j'arrive tout de même à m'asseoir sur mon lit mou, si mou que je pourrais disparaître totalement si je saute



dessus. Je mets mes lunettes et tout devient si clair que j'arrive à voir mon calendrier accroché sur mon placard, je me rapproche et je distingue que nous sommes le 1er avril 2033. Aujourd'hui c'est le jour de ma fête, la Saint Hugo.

Je m'approche de la vitre de ma fenêtre et je discerne une nuée noire, mais cette épaisse couche de fumée ne peut pas être un nuage, sa couleur est beaucoup trop noire. Je dirige mes yeux vers la droite et je vois des travaux et des personnes habillées en orange fluo exactement comme les plots qu'ils ont posés tout autour de leurs véhicules. Je passe à autre chose tout en me disant que ce doivent être des maisons construites pour de nouveaux arrivants. Je reviens vers mon placard, je l'ouvre, je prends quelques habits et file dans la salle de bain sur la pointe des pieds car le sol est glacial. Je me lave et enfile mes vêtements qui sont soigneusement pliés. Ensuite, je descends les escaliers et je vais déjeuner. Je décide de partir me promener. Je sors observer la construction. Je remarque à droite une sorte de panneau en carton. C'est écrit en lettres majuscules noires « Construction de bâtiments pour une plateforme internet » et un peu plus loin « durée : deux ans et demi » c'est une véritable catastrophe car jamais je n'aurais pensé que la construction allait prendre autant de temps, de plus tout ce bruit et toute cette fumée qui sent horriblement mauvais ne vont pas disparaître tout de suite.

Le lendemain un des ouvriers nous prévient du temps de construction, toute ma famille a l'air d'être très furieuse et je ne pense pas qu'ils vont passer une bonne journée. Sur le chemin pour aller au collège, j'aperçois des centaines de bouteilles et de canettes de sodas ainsi que des mégots de cigarettes et des sacs en plastique, c'est horrible, il y en a partout. Quelques mètres plus loin, il y a au moins six ou sept cents chenilles processionnaires qui se traînent par terre et qui avancent avec une lenteur terrible. Je poursuis mon chemin, je fais ma journée au collège et sur le chemin du retour je me rends vite compte qu'il y a deux fois plus de chenilles et de plastiques par terre.

Quand je rentre à la maison, je monte dans ma chambre pour faire mes devoirs. Ensuite ma mère m'appelle pour manger un gratin de pâtes qu'elle a préparé elle-même ainsi qu'un gâteau au cho-



colat. Malheureusement, tout est trop sec, le manque d'eau a obligé ma mère à cuire les pâtes dans très peu d'eau. Après ce repas je monte me brosser les dents mais rien ne sort du robinet. J'ouvre mon ordinateur. Mais je m'aperçois vite qu'il n'y a pas que des bonnes nouvelles. Je jette un coup d'œil aux nouvelles informations et voici ce que je lis « La construction de vingt-sept nouvelles centrales nucléaires en Europe », « Les frelons asiatiques sont de retour et encore plus nombreux que l'année dernière », « le plastique s'accumule dans l'océan » ...etc. Je ne pensais pas que ça s'aggravait autant que ça et si vite. Je passe une mauvaise nuit, avec des cauchemars de toutes sortes.

Je me réveille et vais me préparer comme tous les matins. En première heure de cours j'ai EPS, donc direction le terrain de sport mais au bout de vingt minutes de basket je sens quelque chose me toucher le cou. Je me retourne et découvre non pas un mais quatre nids de frelons asiatiques. Je vais prévenir le professeur de sport et nous partons en vitesse. Malheureusement, la séance de basket sera pour une autre fois. Six heures sont passées depuis le cours d'EPS qui n'a pas pu avoir lieu. Et c'est déjà la fin de la journée, je suis tellement fatigué que j'accélère le pas mais je trébuche sur l'une de ces bouteilles roulant à la force du vent au milieu du trottoir. Je rentre, mange et m'allonge sur mon lit, cependant je n'arrive pas à m'endormir avant trois heures du matin car je repense à toute cette pollution qui va finir par nous tuer tous.

Le lendemain, je me réveille et reprends ma routine habituelle sauf que cette fois ci dans le jardin se trouvaient des éradicateurs de frelons asiatiques. Ma mère descend les escaliers et m'explique qu'il ne faut pas aller dans le jardin car des nids de frelons se trouvent dans notre chêne. Ce qui veut dire que je ne peux pas sortir dans le jardin de la journée car ma mère m'a dit que cela va prendre beaucoup de temps d'enlever trois nids de frelons dans notre arbre. Mais je pars quand même me promener au milieu de cette pollution et de ses insectes dangereux. Sans m'en rendre compte je m'enfonce dans la forêt. Dans cet endroit, il n'y a pas de pollution, pas de bruit, rien. Mais j'ai oublié qu'il y a peut-être un peu, voire même beaucoup d'insectes. C'est à ce moment que je me retrouve face à des centaines de frelons. Je commence à courir et me retourne au bout de quelques



secondes de sprint, mais je ne pensais pas que les insectes étaient assez intelligents pour pouvoir me suivre, je reprends donc ma course et j'essaie de me cacher. Je m'accroupis dans les hautes herbes et je reste silencieux. Mais, comme si de gros insectes très dangereux ne cherchant qu'à me piquer ne suffisaient pas, il y a aussi des milliers de fourmis rouges qui me montent sur les jambes. Je commence à me jeter par terre, à me gratter si fort que j'en saigne. Puis je cours le plus loin possible en espérant ne plus avoir ces horreurs sur moi.

Malgré mes blessures, je continue ma promenade comme si de rien n'était. Cette promenade étant plus longue que prévu, je décide de me reposer quelques minutes. J'entends une énorme explosion qui me fait sursauter, donc je décide de rentrer chez moi. Mais je prends le mauvais chemin et arrive au bord de la mer, au loin j'aperçois une gigantesque et épaisse fumée qui monte jusqu'au ciel. Je rentre chez moi en courant, prends mes jumelles et retourne au bord de la mer pour comprendre ce qui se passe. Je distingue un navire pétrolier qui est en train de couler. Autour, il y a une flaque noire qui entoure le bateau, sûrement du pétrole. C'est absolument horrible que ce bateau coule car ça va polluer encore plus.

Le soir avant de me coucher mes parents m'autorisent à regarder la télévision jusqu'à vingt-deux heures, mais pas plus tard. A la télé, catastrophe ! Ils ont parlé surtout du bateau qui a créé une marée noire et qui a fait plusieurs victimes, dont les mouettes et les poissons, et de l'impact sur l'environnement. Je monte me coucher, je m'installe confortablement et m'endors tranquillement. Je me réveille en sursaut et trempé de sueur, je ressens un sentiment étrange, même si je n'ai pas vraiment fait de cauchemars.

Je commence ma routine matinale et m'aperçois que le ciel est d'un bleu magnifique, ça fait longtemps que l'on n'en a pas vu de si bleus. Puis je me prépare et descends pour déjeuner. Ensuite, j'enfile mes chaussures et sors, mais sur le chemin je ne remarque aucune trace de bouteilles ou de mégots de cigarettes ou encore de morceaux de plastique. Je suis si surpris que je ne vois pas où je mets les pieds et trébuche sur le rebord du trottoir.



Je passe ma journée au collège comme d'habitude. Nous partons en cours d'EPS. Quand nous arrivons au terrain, nous commençons à jouer et nous ne sommes même pas interrompus par des frelons ou insectes quelconques. Au retour du collège j'emprunte les petits chemins dans la forêt. Je suis étonné de ne rien constater : pas de pollution, pas de chenilles processionnaires, ni de frelons asiatiques.

Je rentre chez moi et je raconte tout à ma mère mais elle n'a pas l'air étonné. Nous finissons de manger et, comme le soir précédent, mes parents m'autorisent à regarder la télé jusqu'à vingt-deux heures. Sur la première chaîne, les présentateurs expliquent qu'il n'y aura plus de travaux pour les centrales nucléaires, sur la seconde chaîne, ils nous racontent que les frelons asiatiques et les chenilles processionnaires ont été éradiqués de la surface de la Terre. Sur la troisième chaîne, il n'y a plus de sécheresse et l'homme a trouvé le moyen de ne plus manquer d'eau. Sur la cinquième chaîne, ils nous montrent comment empêcher toutes sortes d'incendies et nous disent qu'ils sont certains qu'il n'y aura plus de problèmes climatiques.

Je regarde mes parents mais ils n'ont pas l'air choqué alors que moi je ne comprends plus rien. Je demande à mes parents comment tant de solutions ont été trouvées en une nuit seulement ! Mes parents se regardent d'un air bizarre et m'expliquent que cela fait déjà plusieurs années que ces solutions ont été trouvées et que l'environnement s'est amélioré. Je pars me coucher avec le sourire aux lèvres et me réveille tout excité pour aller me balader. Je sors en courant, à droite de ma maison il n'y a plus de travaux de construction, le ciel est encore plus beau que la veille, les oiseaux chantent. Quand j'arrive sur le trottoir près de la route je suis curieux de savoir où sont passées les voitures. Je regarde derrière moi et je suis surpris de découvrir que tout le monde se déplace à vélo. La température de l'air est parfaite et je ne trouve plus une seule trace de pollution.

Je ne pensais pas que c'était possible de changer l'environnement de cette façon.

## Gagnante catégorie : moins de 13 ans

### RENAISSANCE

Auteur : Marie David

Prologue

Il y a 2000 ans en l'an 2000

On n'entendait pas un bruit dans les couloirs de la centrale. Une ombre passa : un homme. Il se faufila dans les couloirs déserts et sombres. La raison pour qu'il n'y ait personne ? De la drogue dans le café pendant la pose des vigiles. Les caméras ? Son équipe s'en chargeait. Ils préparaient ce coup depuis cinq ans et avaient la ferme intention de ne pas le louper.

Il se dirigeait de plus en plus rapidement mais toujours aussi furtivement vers le cœur de la centrale. L'homme atteignit une porte, elle était déjà ouverte, son équipe avait tout prévu. Il arriva dans un sas, enfila une combinaison et se dirigea vers la porte renforcée. Le code, il le connaissait : 759-xG00lgT//2243. La porte s'ouvrit dans un petit « clic » et il pénétra enfin dans la chambre nucléaire. Ça y est, le compte à rebours était lancé, il lui restait dix minutes pour poser les explosifs et s'en aller. Une fois placés, il se dirigea vers la sortie, mais un vigile le vit. Il lui cria de s'arrêter, ce qu'il fit, il s'avança et le mit K.O d'un coup de pied bien placé dans l'estomac puis il s'enfuit.

En sortant, il entendit les sirènes retentir, il prit sa voiture cachée dans un fourré et se dirigea vers la mer. Il regarda sa montre : huit minutes était déjà écoulées. Il sortit et alla se cacher dans un bunker. Il referma la porte : il restait trente secondes, il courut tout au fond quand il entendit l'explosion.

### CHAPITRE 1

Azura était assise comme d'habitude à la même place dans cette salle de cours grise et triste, ce qui détonnait avec ses cheveux blonds coiffés en deux tresses, qui lui arrivaient sur les épaules, et



avec ses yeux bleu clair aussi beaux qu'un ciel sans nuage, ce qu'elle n'avait jamais vu. Elle regardait au travers de la vitre dans l'espoir de voir passer un vaisseau avec de nouvelles plantes, mais tout ce qu'elle voyait, c'était d'immenses buildings, comme celui où elle étudiait, des gens pressés dans les rues étroites avec leurs masques à oxygène obligatoires depuis la grande explosion d'il y a 2000 ans à Gravelines. Depuis l'air était resté pollué et le paysage triste et rocailleux. C'était ce qu'elle regardait tous les jours depuis son entrée à l'Académie des Visionnaires, aussi appelée A.V. Elle ne comprenait toujours pas ce qu'elle faisait là, alors que des gens comme elle étaient en train de mourir de faim, de froid, de maladie... Elle avait posé la question à son père, qui lui avait ri au nez en lui expliquant que c'était comme ça un point c'est tout. Il était chef d'une section partie à la découverte de la galaxie pour l'Ordre, la puissance qui commandait Charoïte, Persutine, Gaverna et Enix, où elle et sa famille habitaient. Charoïte était une planète de couleur violacée la plus chaude et la deuxième plus proche d'Enix. Il était quasiment impossible d'y vivre, c'est pour ça que seule la population locale pouvait y habiter. L'Ordre s'était approprié la planète sans rien demander à personne. Gaverna, planète la plus proche de chez elle, s'était congelée suite aux effets de l'explosion. Plus personne n'a pu y vivre depuis ce tragique accident. Persutine, habitat le plus éloigné de sa maison, avait une faune et une flore remarquables par rapport aux quatre autres planètes, grâce à la distance qui la séparait de l'explosion. De nombreuses espèces animales ainsi que de végétales peuplaient cette agréable planète. Azura avait toujours rêvé d'y aller pour découvrir de nouvelles plantes ou travailler sur son écosystème qui avait l'air passionnant. Bien plus que ce cours...

En rentrant chez elle, Azura retrouva sa sœur Elenyi qui, comme à son habitude, se trouvait dans sa chambre, un livre à la main, avec son air triste et rêveur. Elle lui prit la main, car Azura voyait bien que quelque chose la tracassait encore plus que d'habitude et l'entraîna dehors. Elles avaient auparavant enfilé leurs masques et étaient parties se promener. Les deux jeunes filles se baladèrent longtemps, errant dans les rues pour certaines désertes et pour d'autres bondées, en parlant de



leur journée et de leurs espoirs de s'enfuir de cette planète.

Soudain, un véhicule fonça sur elles et ne s'arrêta pas. Azura, beaucoup plus vive que sa sœur, la poussa, et Elenyi alla s'écraser sur un stand de nourriture. La jeune écolière fut percutée de plein fouet par le bolide dont le pilote tourna au coin d'une rue. Ses derniers souvenirs avant de s'évanouir furent sa sœur qui pleurait au-dessus d'elle en la priant de ne pas la quitter, et les gens autour d'elle qui s'affolaient et criant d'appeler une ambulance. La blondinette n'en pouvait plus, elle avait trop mal, et se laissa sombrer dans le calme et le silence de son esprit où elle ne ressentait plus la douleur.

## CHAPITRE 2

Azura se réveilla dans une chambre aux parois blanches qui réfléchissaient la lumière des lampes, ce qui lui fit affreusement mal à la tête. Elle voyait flou mais distinguait des formes mouvantes qui parlaient à voix basse, mais avaient tout l'air de se disputer. Elle distinguait mieux et elle put voir sa mère, Annore, qui se disputait avec une infirmière, son père Bellator qui ne disait rien avec son air impassible, même si elle ne voyait pas bien car sa vue restait encore un peu brouillée et il était dans l'ombre. Cela n'arrivait pas souvent car il adorait se mettre en avant, dans la lumière, avoir le dernier mot ou encore être au centre de l'attention. Et sa sœur était assise dans un fauteuil de cuir noir avec les yeux gonflés et rouges. Elle fut la première à remarquer qu'Azura était réveillée. Elle étouffa un cri de surprise et tous les visiteurs de la pièce se retournèrent en même temps.

La première fut l'infirmière qui s'approcha d'elle pour l'ausculter et lui faire passer des tests.

Ensuite sa sœur la serra dans ses bras tellement fort qu'elle en eut mal aux côtes, même si ce n'était pas étonnant !

Sa mère restait en arrière mais lui demanda quand même si ça allait et son père, qui restait dans son coin, lui adressa à peine un regard. Ils avaient tous un air préoccupé et cela se voyait plus sur certains visages que sur d'autres.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? J'en ai encore pour plusieurs jours ? Je ne pourrai plus jamais marcher ?

Elle était de plus en plus inquiète et elle posa la question qui la tracassait le plus :

- Quelqu'un d'autre a été blessé ? demanda-t-elle avec anxiété. Mais heureusement il n'y avait pas d'autre victime. Quelques heures plus tard, elle se retrouva enfin seule avec sa sœur et put lui demander ce qui clochait. Elenyi ne répondit pas tout de suite et Azura dut le lui demander plusieurs fois.

- Tu n'es pas comme nous Azura. Ton organisme est conçu de la même façon que les plantes. Des scientifiques sont venus faire des expériences et ont approuvé le choix de l'Ordre.

Son cerveau avait retenu trois petits mots qui changeaient et expliquaient beaucoup de choses : « pas comme nous ». Elle comprenait maintenant pourquoi son père ne l'aimait pas : il le savait ! Et aussi pourquoi elle était toujours attirée par les plantes. Plus elle réfléchissait plus elle s'embrouillait, et elle se souvint de ce qu'avait dit sa sœur « Des scientifiques sont venus et ont approuvé le choix de l'Ordre. » Qu'est-ce-que cela pouvait bien signifier ? Azura le demanda donc à sa sœur.

- L'Ordre a décidé de faire de toi un sujet d'expériences, lui expliqua Elenyi. La jeune fille fut choquée par ce qu'elle venait d'apprendre. C'est pourquoi cette nuit-là, elle s'enfuit à bord d'une navette en direction de Persutine.

### CHAPITRE 3

Elle arriva au lever du soleil, et découvrit la planète de ses rêves. Elle était couverte d'arbres, de buissons, de fleurs et d'autres végétaux surprenants. Azura se mit à marcher en direction d'une grande bâtisse blanche aux multiples fenêtres et au toit plat. En arrivant, elle découvrit un grand jardin potager où travaillaient des jardiniers qui parlaient gaiement de leurs nouvelles recettes ou de leurs nouveaux légumes. Elle entra dans le bâtiment sans trop de difficultés et explora les différentes pièces. Jusqu'à ce qu'elle percute quelqu'un.

Elle fut tellement surprise qu'elle en tomba par terre. Quand elle releva la tête, elle se retrouva face à une jeune femme qui avait l'air encore plus surprise qu'elle.

- Qu'est-ce-que tu fais là et qui es-tu ? Lui demanda la jeune fille.

- 
- Je m'appelle Azura et je me suis enfuie d'Enix car l'Ordre voulait faire de moi un sujet d'expérience.
  - Pourquoi ?
  - Parce que je suis conçue de la même façon que les plantes.
  - Fascinant... répondit la jeune femme perdue dans ses pensées.

Elles restèrent là un long moment avant qu'Azura demande :

- Et vous, qui êtes-vous ?
- Je m'appelle Aube Mikayla et je suis une chercheuse pour la base scientifique ici même. Je suis chargée d'un projet qui s'appelle Eila, qui signifie arbre. Pour retrouver la végétation qu'Enix n'a jamais pu avoir à cause de la catastrophe nucléaire. Je me disais donc que tu pourrais m'aider. Tu me laisses étudier tes gènes et tu pourras rester ici. Promis, je ne dirai rien à personne.

La jeune fille trouva que la chercheuse paraissait sincère et accepta le marché.

Azura passa la majeure partie de l'après-midi à explorer la base de recherches où elle découvrit beaucoup de pièces inattendues comme une bibliothèque. Elle y lut des livres sur les plantes, mais ne trouva rien sur son cas. Après cela, Azura alla se promener dans la forêt en fredonnant des mélodies, pour comprendre ce que les arbres pensaient et leur transmettre ses pensées, même si cela restait un peu flou.

En fin de journée, elle rentra à la base et alla directement dans la chambre inoccupée d'une ancienne chercheuse, collée à celle d'Aube. En entrant la jeune fille y trouva la chercheuse assise sur le lit. A côté d'elle, il y avait un plateau repas garni de fruits venant probablement du potager qu'elle avait vu en entrant.

- Je ne m'attendais pas à te trouver si tôt, dit la jeune femme. Je suis venue t'apporter ton dîner et t'expliquer la journée qui nous attend demain, reprit la chercheuse. Pour commencer, réveil à 7 h précises, je t'apporte ton petit-déjeuner à 7 h 15, mais avant j'aimerais te faire une piqûre à jeun. Ensuite, nous irons dans la forêt et j'étudierai ta réaction. Enfin, nous rentrerons, je t'apporterai ton plateau-repas, et tu te coucheras. Pendant ce temps-là, je serai dans mon laboratoire. Nous recommencerons ce planning en variant de temps à autre jusqu'à ce que je trouve comment réimplanter des arbres sur Enix.



Cette solution lui plaisait, et donc elle s'empressa d'acquiescer. Azura mangea à sa faim et s'endormit d'un sommeil lourd et sans rêve.

## CHAPITRE 4

Le lendemain, elle suivit le programme prévu. En se couchant, elle ne pensait pas être aussi fatiguée. Vu qu'elle n'arrivait pas à dormir, elle alla voir Aube dans son laboratoire, celle-ci ne l'accueillit pas à bras ouverts. Azura l'aida à traiter l'ADN pour le rendre pur et elles le greffèrent sur des plantes que la chercheuse planta ensuite dans un échantillon de terre de la planète Enix.

Elles répétèrent plusieurs soirs la même opération jusqu'à ce qu'un jour, une plante commence à germer.

Ce fut la plus grande réussite de Aube de toute sa carrière. C'était un exploit d'avoir réussi une telle tâche.

Azura était contente elle aussi, mais cela voulait dire qu'elle ne pourrait pas rester davantage sur la planète de ses rêves. Alors la chercheuse l'invita à aller présenter la pousse à l'Ordre et faire des expériences sur la terre elle-même. Elle lui promit aussi de demander aux dirigeants sa réintégration et de ne plus l'utiliser comme sujet test.

Elles partirent donc trois jours plus tard sur la planète de son enfance. Les deux filles arrivèrent en plein milieu d'après-midi sous une chaleur accablante.

Elles se présentèrent à l'ambassade où les attendaient des gens haut placés mais aussi, à sa plus grande surprise, sa famille.

Azura embrassa longuement sa sœur, salua sa mère et regarda à peine son père qui ne la regarda pas non plus. Tout le monde rentra dans la salle du grand conseil où Aube et Azura expliquèrent comment elles avaient réussi à mener à bien ce projet.

A la fin, la chercheuse demanda donc si la fillette pouvait rester sur Persutine, au plus grand étonnement d'Azura. L'Ordre décida que ce serait mieux pour tout le monde, ce qui l'étonna davantage. Depuis ce jour, Azura travaille comme chercheuse pour l'Ordre. Elle accomplit chaque jour de nou-

velles découvertes et sa sœur peut lui rendre visite autant de fois qu'elle le veut et inversement. A ce jour, Enix n'a jamais eu de plus beau temps et les habitants n'ont plus besoin de porter de masque. Les arbres sont beaux et majestueux, les fleurs sentent bon et les villageois sont contents.

## Second Prix : Catégorie moins de 13 ans

### L'AVENTURE IMPROVISEE

Georges BONGRAIN

C'est l'histoire de deux très jeunes marins, qui ne sont d'ailleurs même pas marins, ils ont juste envie de tester une petite aventure en bateau en traversant la Manche. Le premier s'appelle Georges B. et le deuxième s'appelle Augustin P. Ils partirent le 7 juin 2022 à l'assaut de la Manche sur un voilier mettant dix-huit jours de provisions au cas où.

Le premier jour, la journée se passa tranquillement. La première nuit fut en revanche dure car il y avait des grosses vagues et le bateau tanguait tellement qu'ils ne dormirent qu'une demi-heure chacun.

Le deuxième jour fut fatal car la boussole se dérégla et ils perdirent leur cap. Ils continuèrent d'avancer à l'aveugle ne sachant pas où cela les mènerait. Ils pêchèrent pour se nourrir et garder des provisions en stock car la traversée s'annonçait longue.

Trois mois après le dérèglement de la boussole, ils arrivèrent en Antarctique où ils prirent une pause, mais malheur, c'était l'été. Et l'été en Antarctique, à cause du réchauffement climatique, de très très gros blocs de glace tombent des falaises, et c'est ce qui leur arriva. Deux glaçons gigantesques tombèrent sur eux et leur bateau sombra. Heureusement, Augustin et Georges réussirent à prendre leur canot de sauvetage.

Au bout de trois jours à naviguer sans savoir où aller, nos petits marins croisèrent un chalutier de pêche qui les ramena dans un port au Congo où ils y vendirent du poisson pour récolter assez



d'argent pour s'acheter un pick-up et de la nourriture.  
Ils gardèrent un peu d'argent pour leur voyage.

En traversant la savane, environ mille kilomètres, ils croisèrent trois lions. Ils sauvèrent une girafe des braconniers. Ils virent des troupeaux de zèbres.

Mais le plus impressionnant de tout ça, est qu'ils se firent pourchasser par des guépards. Le pick-up n'allait pas assez vite. Alors ils eurent cette idée ingénieuse de leur jeter un peu de la viande qu'ils avaient achetée au Congo. Les guépards tombèrent dans le panneau et mangèrent la viande. Ainsi, Georges et Augustin eurent largement le temps de les semer.

Ils continuèrent leur route à un bon rythme, mais un matin, au Soudan, ils virent une tempête tropicale se rapprocher. Ils se mirent dans le pick-up qui évidemment ne résista pas au vent déchaîné et s'envola. A l'intérieur on entendait des « Craaaack » et des « Bouum ». Augustin et Georges étaient terrorisés comme si on les avait enfermés dans une machine à laver en marche. Ils eurent juste le temps de sortir du pick-up et ils tombèrent d'une falaise avec le véhicule.

Heureusement ils avaient prévu des sacs à dos parachute dont ils ne s'étaient jamais servis. Georges cria à Augustin : « Attention, il faut atterrir sur cette plateforme naturelle, sinon on ne pourra jamais remonter ; même d'ici je ne vois pas le fond. !! »

Les deux aventuriers réussirent un atterrissage très difficile sur une plateforme au milieu du vide, accrochée à la falaise.

C'est alors qu'ils eurent la surprise de leur vie et qu'ils virent leur meilleur copain d'enfance, du nom de Milo G.

Milo leur raconta son histoire : il s'était retrouvé dans un crash d'avion alors qu'il allait faire une petite ascension de huit mille mètres et des poussières au Népal. Il était le seul survivant, n'avait qu'un bidon d'eau quasiment vide et était bloqué là depuis une semaine maintenant. Il était complètement déshydraté et affamé car il n'avait mangé que quelques cobras et scorpions qui passaient par là. C'était Bear Grills qui leur avait appris cette astuce de survie dans ses émissions qu'ils



adoraient plus que tout.

Georges et Augustin avaient dans leur sac à dos quelques provisions, une gourde, vingt mètres de corde chacun, des mousquetons, un couteau, sans oublier leur pierre à feu.

Pour commencer, ils donnèrent à Milo de la viande séchée et de l'eau pour lui redonner des forces.

Ils voulurent sortir rapidement avant de se déshydrater complètement. Dès que Milo fut sur pied, ils assemblèrent leurs deux cordes pour avoir quarante mètres de longueur. Ils firent un gros nœud au bout de la corde et ils la lancèrent de l'autre côté du ravin car c'était plus facile à atteindre. La corde se bloqua entre deux rochers directement. Elle se tendit et ils passèrent tous en même temps grâce à leur mousqueton accroché à leur pantalon. Mais malheureusement la corde se lima contre le rocher tranchant et se rompit.

C'est alors qu'ils tombèrent dans le ravin dont on ne voyait même pas le fond. Ils n'avaient plus que deux cents mètres avant de finir tout raplapla sur la roche mais ils déplièrent leur sac à dos parachute une nouvelle fois. Milo réussit à agripper la corde de Georges et accrocha son mousqueton au sac à dos. Arrivés en bas ils étaient complètement paniqués et n'avaient aucune idée de la façon de remonter... Ils regardèrent les photos de leur famille qui leur redonnèrent du courage, parce que, du courage, ils allaient en avoir besoin !

Mais surprise ! Le pick-up était là, au milieu de rien, se tenant devant eux, en ruine, mais avec leurs affaires éparpillées autour. Ils étaient émerveillés de leur chance.

Ils trouvèrent leurs deux pioches et eurent l'idée ingénieuse de creuser un tunnel pour sortir de ce ravin. Ils piochèrent quelques jours sans trouver la sortie. Et au bout d'un moment, ils sentirent de l'humidité sur la roche et ils comprirent qu'il y avait une nappe phréatique tout près.

Ils eurent le bon réflexe de prendre leur sac étanche et de le gonfler pour en faire une bouée. Ils piochèrent quelques derniers coups avant de sentir une eau déchaînée les balayer en les cognant sur tous les recoins de la roche, mais ils réussirent à garder la tête hors de l'eau. Ils finirent par arriver dans l'endroit où reposait le pick-up. Ils n'eurent pas le temps d'émettre un seul mot, ils comprirent



que la nappe phréatique était gigantesque et que l'eau était en train de les ramener tout en haut du ravin. Ils étaient sains et saufs et pleurèrent de soulagement et de joie d'être sortis d'affaire.

C'est alors qu'ils réalisèrent que l'eau redescendait dans la nappe phréatique mais les trois amis étaient plus déterminés que tout à préserver la nature et les animaux qui vivaient dans cette partie du globe aride et désertique.

Ils réfléchirent et mirent au point une technique pour extraire l'eau de la nappe phréatique quand on en avait vraiment besoin. Cette technique se faisait avec des tuyaux en plastique recyclé. Il y avait des centaines et des centaines de déchets emportés par le vent des tempêtes et qui se retrouvaient dans ce désert.

Ils allèrent dans un village voisin pour appeler du renfort, ils demandèrent à des scientifiques de venir les aider avec des machines rechargées par des panneaux solaires qui étaient des merveilles technologiques, pour construire ces tuyaux et creuser un grand tunnel. Le tunnel allait de la nappe phréatique à un grand puits qu'ils construisirent et qui servit d'oasis pour les animaux et il était aussi relié à un autre conduit d'eau pour les habitants des villages aux alentours. Grâce à ce projet qui dura trois semaines, la nature recommença à pousser, elle reprit ses droits et arrêta toutes les tempêtes qui venaient se mesurer à elle. Toute une population revint vivre dans la région ; ils ne formèrent pas une seule ville mais des dizaines de petits villages charmants.

C'est ainsi que nos héros gagnèrent assez d'argent pour pouvoir rentrer chez eux. Il y eut de très très belles retrouvailles et une fête fut organisée en leur honneur. Même Bear Grills et Mike Horn qui avaient entendu parler de leur histoire dans le journal vinrent fêter le retour des aventuriers improvisés.

## Prix spécial du Jury

### ZOSTERA MARINA

Auteur : Classe de CM1/CM2 de Françoise Lemoigne / Ecole Robert William Service / Lancieux

Marco pratiquait la pêche à pied depuis toujours dans la baie de Lancieux. Il était un pêcheur invétéré comme beaucoup d'autres. Ce 23 mars 2023, jour de grande marée d'équinoxe, l'après-midi était particulièrement ensoleillée. Marco se gara sur un parking vide, au plus près de la plage. Il aurait bien avancé sur l'estran avec sa voiture. Qui pourrait lui dire quelque chose ? Il était chez lui après tout ! Marco consulta l'annuaire des marées. Tout se présentait parfaitement bien. La mer commençait à descendre.

Il prépara son matériel, sortit un râteau flambant neuf. A ce moment-là, trois personnes se dirigèrent vers lui. Elles faisaient partie de l'Association Protection des Herbiers de Zostères et menaient ce jour-là une action de sensibilisation. Leur message fut très clair : pêche à pied interdite dans les herbiers de zostères, sous peine d'amende pouvant aller jusqu'à 22 500 €. Un flyer fut laissé à Marco. Il ne prêta guère attention à leur discours et jeta le flyer dans sa voiture, sur le siège avant. L'estran se découvrit à une vitesse fulgurante.

Une petite brume enveloppait, désormais, la baie. Marco descendit sur l'estran. Une légère brise souleva sa casquette. Il retourna quelques blocs sans prendre soin de les remettre en place... des vies animales et végétales détruites en quelques minutes ! Un bruit de roulement traversa la baie. Marco releva la tête rapidement et fut légèrement déséquilibré. Il évita de justesse des rochers qui s'étaient mis à rouler dans sa direction. Marco avança dans l'eau avec une seule idée en tête : ratisser pour trouver de quoi se faire de nombreux bons repas. Les premières prises ne tardèrent pas à finir au fond de son sac de pêche. Des Bernaches survolaient l'estran, elles étaient sur le départ : direction la Sibérie pour passer l'été. Une des Bernaches fit demi-tour et plongea sur Marco. Elle lui piqua un poisson dans son sac de pêche (histoire de sauver l'animal car la Bernache est exclusivement herbivore) ! Marco tenta de l'atteindre avec son râteau. Il agita son râteau dans tous les sens



et il se donna même un coup dans les dents. Il en perdit trois au passage ! Ces gestes brusques énerverent l'oie. Elle fonça sur lui, chipa sa casquette et lui cria : « Nous les Bernaches nous sommes accusées à TORT de détruire les herbiers, on nous fait un faux procès, vous, vous ratissez les zostères marines et vous arrachez les rhizomes et les racines ! Nous, nous mangeons essentiellement les zostères marines détachées et nous broutons les zostères naines car c'est notre régime alimentaire !».

A ce moment-là, vu le vacarme, de petites antennes sortirent leur périscope pour observer ce qui se passait hors de leur trou. La présence de deux petits trous l'un en face de l'autre, en forme de huit, trahit la présence du couteau. Marco était sûr de l'attraper. Il versa du sel sur les deux petits trous. Marco attendit, sa main prête à arracher le couteau. Une lame aiguisée surgit, Marco n'y vit que du feu. Il se retrouva avec une entaille de 3 cm, au niveau du pouce droit. Il mit son mouchoir dessus, en guise de pansement. Marco poursuivit sa pêche. Rien ne semblait faire reculer notre pêcheur. Le ciel s'était pourtant assombri subitement. Le râteau flambant neuf ratissait sans arrêt. Une coquille Saint Jacques, puis deux, puis trois, des palourdes à la pelle... Marco entassait ses prises dans son panier sans se soucier de leur taille. La colère des sépioles ne tarda pas. Des nuages d'encre bleu noir remontèrent à la surface. L'eau devint sombre et épaisse. Marco sortit de cette zone et continua sa pêche un peu plus loin, le râteau flambant neuf ratissant sans relâche. Marco aperçut devant lui un énorme crabe. Il s'apprêtait à lui donner un coup de râteau pour l'assommer, mais la créature se jeta sur son pied, et d'un coup d'un seul lui arracha un morceau de chair malgré l'épaisseur de sa botte. Une larme de douleur coula sur la joue de Marco, le crabe s'engouffra dans l'herbier. Marco sortit un mouchoir de sa poche pour se faire un bandage. « Des pinces aussi tranchantes que des poignards », pensa-t-il, et le râteau flambant neuf ratissa de plus belle. Un vent fort se mit à souffler. Le clapot se forma puis la houle. De grosses vagues ne tardèrent pas à déferler.

Marco sentit qu'il s'enfonçait dans le sable. Il regarda ses pieds et vit un hippocampe qui commençait à l'aspirer. Il arriva à y échapper mais un deuxième hippocampe l'entraîna vers le fond. Marco tomba et ses yeux se fermèrent. Quand il les rouvrit l'animal avait disparu. Mais des étoiles de mers s'étaient agrippées à sa jambe. Elles lui injectèrent une substance et sa jambe commença à se ra-



mollir. Il put s'en défaire et remonta à la surface. Une jeune étoile se cacha dans sa botte (nous vous en parlerons plus tard). A cet instant précis, Marco aperçut une vingtaine d'oursins sur sa droite. Le râteau flambant neuf ratissait dans le sens opposé. Les oursins se placèrent devant ses pieds. Tout à coup, cinq cents oursins se mirent à l'entourer. Des murs d'oursins se formèrent devant, derrière et sur les côtés. Marco entendit une voix venue de nulle part qui lui dit : « Relâche ce que tu as pêché et les oursins partiront ». Marco relâcha toutes ses prises. Mais quelques instants après il se baissa pour récupérer son dû. C'est là qu'il sentit quelque chose de gluant. Il vit des filaments blancs qui commençaient à lui brûler les doigts. Il les arracha. Soudain une substance gluante lui attrapa la main. Puis il sentit que cette créature lui suçait le sang et d'un seul coup la chose absorba sa main avant de la recracher quelques mètres plus loin. Il vit sa main flotter et partir vers le large, il la récupéra in extremis. Il sortit de son sac un ruban adhésif. Il scotcha sa main à son bras. Il sentit le sol bouger, les zostères se dressèrent. Marco sortit un couteau de sa poche et d'un geste vif il trancha les plantes marines. Plus il les tranchait, plus les plantes grandissaient. A bout de force, il s'évanouit. Les vagues le jetèrent sur le sable. Il se réveilla quelques minutes plus tard.

Marco regagna sa voiture en titubant, il resta, plusieurs minutes, assis à l'avant de son véhicule, l'air hagard. Il ouvrit toutes les vitres. Il cherchait à retrouver ses esprits. Ses yeux se posèrent sur une feuille posée sur le siège avant. Il la jeta à l'arrière de la voiture. Avec le vent elle s'envola. La jeune étoile de mer cachée dans la botte de Marco alluma le moteur et appuya sur l'accélérateur. La voiture emporta Marco très très loin de l'estran. L'étoile de mer s'échappa par la fenêtre ouverte. Au passage elle rattrapa le flyer volant pour qu'il ne finisse pas sur la voie publique. Ensuite, elle fit le tour du monde et s'envola dans le ciel pour devenir une vraie étoile, nommée *Zostera marina*.

# Concours de nouvelles

Édition  
2024

En cette année 2024 qui verra s'organiser les Jeux Olympiques à Paris, le thème choisi pour cette nouvelle édition est la célèbre phrase attribuée à Pierre de Coubertin :

« **L'important, c'est de participer** »

## Les catégories :

- Moins de 12 ans
- Jeunes (13-18 ans)
- Adultes
- Scolaires\*

## La citation authentique est la suivante :

« Retenons messieurs cette forte parole, l'important dans la vie ce n'est point le triomphe, mais le combat, ce n'est pas d'avoir vaincu, mais de s'être bien battu »...

LE  
SAVIEZ-  
VOUS?

Les nouvelles sont à **envoyer avant le 29 février 2024**

**Résultats** promulgués **le vendredi 17 mai**

Règlement complet à retrouver sur :

<https://www.saintbriac.fr/medias/sites/3/2023/10/Reglement-2024.pdf>

\*Classe : CE1-CE2 / Classe :CM1-CM2-6ème / Classe :5eme-4eme-3eme

**Saint Briac**  
sur-mer